

Imprégné d'une angoisse lancinante et impossible à ignorer, je m'attendais à recevoir un message de cet inconnu intrigant et franchement inquiétant. Et malheureusement, à l'ouverture de ma messagerie, le tourmenteur anonyme m'attendait.

« Il est impératif que vous vous souveniez et que vous écriviez ces faits que vous avez vécus en 61. Ce n'est qu'à cette condition que vous pourrez comprendre qui je suis et pourquoi... Je compte sur vous. »

Ce message me semble moins déconcertant que les précédents. Probablement que je m'y habitue. Mais j'y décèle également une sorte de souhait de la part de l'auteur. Il semble dépendre de ma bonne volonté à accepter sa demande. « Il compte » sur moi !

Que faire ? Je ne vais quand même pas obéir sans savoir à quoi je m'expose, sans en connaître les implications. D'un autre côté, je suis curieux de découvrir la suite de cette histoire... Et j'aimerais une réponse à la principale question : comment cet étranger peut-il me connaître à ce point ? Je le crois presque capable de lire dans mes pensées !

Deux jours s'écoulent. Il n'y a plus de message de l'inconnu. Je n'ai toujours rien dit à Magalie. Je ne veux pas l'affoler et d'ailleurs je n'aurais pas grand-chose à lui raconter. Tout cela est si obscur, si étrange...

Alors la curiosité l'emporte sur la raison. Un soir, je prends ma plume ou plutôt le clavier du PC et je commence à noircir l'écran de mes souvenirs. Avec surprise je me prends au jeu, car la mémoire retrouve sans difficulté ce passé, et les mots arrivent naturellement, sans effort. J'ai même envie d'arranger proprement ces souvenirs pour me donner plaisir à les relire...

Nous habitons en Algérie. Un bout de terre française. Mais gamin, je ne savais pas ce que signifiait ce concept. J'ignorais tout des combats qui commençaient à ensanglanter le pays, bientôt plongé dans une révolution destructrice, comme toutes les révolutions.

En ce temps-là, les enfants étaient les maîtres de royaumes imaginaires. Ils ne disposaient pas de consoles de jeux, de télévision, d'images et de mondes artificiels où il n'y a qu'à se laisser porter, sans faire fonctionner ses facultés créatrices.

Les odeurs y étaient fabuleuses, le soleil radieux et nous n'avions autour de nous que des amis, sans distinction de couleur de peau, de classe sociale ou de religion.

Dans notre univers fantastique, mon frère et moi partions souvent à la chasse aux lions et à toutes sortes d'animaux sauvages. Il y en avait tellement à cette époque... Chasser un éléphant ou un lion n'avait encore aucune conséquence dramatique sur la nature. L'homme en était le roi, puisant parmi des ressources sans fin. Il y faisait ce que bon lui semblait. Et les enfants l'imitaient.

Armés de nos bouts de bois, grossiers fusils de chasse, nous parcourions les immenses plaines entourant notre résidence d'immeubles blancs luisant au soleil. Dans ces contrées chimériques régnaient les lions, les tigres et les panthères que nous n'avions pas peur de pister, accroupis dans les herbes de la savane. Tout aussi légèrement armés qu'habillés avec nos culottes courtes, nous traquions les fauves dans les potagers des voisins, qu'il fallait également éviter sous peine de sentir décoller ses oreilles entre de gros doigts rugueux de jardiniers mécontents. Nous pourchassions les félins dans les parcs avoisinants où caquetaient quelques vieux personnages sur leurs bancs semblablement décrépits. Nous passions ainsi la plupart de nos journées, sous le chaud soleil, à jouer sans souci du lendemain. Sans appréhension du temps qui s'écoulait, si lentement à cet âge. Seul le rythme des journées ensoleillées, avec ou sans école, nous faisait prendre conscience de son existence au quotidien. Nous n'avions pas encore d'emplois du temps encombrant nos têtes blondes ; les feuillets du livre de nos vies étaient si peu épais.

Un jour, exceptionnellement, le père d'un camarade de classe nous proposa de l'accompagner dans son verger, un peu plus haut dans les collines rocailleuses. Nous avions le même âge. Sa famille possédait un petit lopin de terre. Un bout de champ hérité probablement d'un grand-père arrivé sur

cette terre d'accueil quelques décennies auparavant.

Notre mère avait toujours pris soin de nous interdire toute promenade là-haut dans les collines, par sécurité. Des fellagas rôdaient plus ou moins dans ces endroits peu habités. Et même des bambins comme nous pouvions les craindre. Les enlèvements contre rançon commençaient à fleurir...

Mais la proposition du copain était trop tentante. Justement, parce que c'était défendu. Il nous avait décrit un jardin fantastique au milieu de hautes montagnes, remplies d'étranges animaux inconnus dans notre vallée. Un endroit féérique couvert d'une végétation extraordinaire. Ses paroles nous faisaient rêver lors des récréations. Il avait l'allure d'un mystérieux gardien détenteur des clefs d'un fabuleux jardin.

Nous partîmes donc sur les pas de nos deux guides en ce début d'après-midi, mon inséparable petit frère à mes côtés. Trop heureux de faire comme les grands et d'agir en secret.

Le chemin rocailleux et poudreux serpentait parmi des plantes grasses, des cactus et des animaux étranges appelés lézards, de véritables monstres de quelques centimètres. Notre parcours à pied sur ce chemin inconnu nous apportait déjà tous les parfums de l'aventure.

Au fur et à mesure de notre ascension, la ville se rétrécissait, écrasée sous la lumière méditerranéenne et le bleu de l'azur.

Après avoir parcouru le triple du chemin derrière Arméro, le père de mon copain, en ayant gambadé de tous bords, joué sans relâche, nous parvînmes à l'entrée du jardin magique.

Une palissade symbolique en bois usé par le soleil en faisait le tour, et une vieille barrière, qu'il fallait soulever, en bloquait l'accès.

Le monde qui surgissait devant nos yeux d'enfants nous était agréablement étranger et mystérieux. Des odeurs inconnues, prenantes, grisantes nous enivraient. Silences ensoleillés des fourrés, troublés par le frémissement des plantes sous le petit vent exhalant la rocaille brûlante. J'admirais des arbres décorés comme des sapins de Noël ! De merveilleuses boules orangées rutilaient dans toutes les branches. Et elles tombaient si bas qu'elles caressaient nos cheveux blonds. Des mandariniers !

Devant nos yeux émerveillés, Arméro nous souriait. Il n'était pas très grand, et je le trouvais maigre. Il avait toujours une casquette noire vissée sur la tête : il était presque chauve.

– Vous pouvez en manger autant que vous voulez, elles sont mûres... Mais pleines de pépins !

Le fruit ne demandait qu'à glisser dans le creux de ma main. Une énorme boule orange au parfum enivrant.

Lui retirer délicatement la peau était déjà magique, mais laisser fondre le quartier de soleil dans la bouche nous inondait d'un plaisir incomparable. Je mâchais goulûment, extrayant les nombreux pépins qui, très rapidement, devinrent des armes de guerre redoutables. Au fur et à mesure des dégustations, nous nous crachions dessus avec une précision croissante.

C'est à ce moment qu'un fait étrange survint.

Alors que nous aidions Arméro à ramasser les sacs de mandarines pour les rapporter chez lui, afin d'en faire de la confiture, apparurent brusquement trois hommes.

Venus de nulle part, ils n'avaient pas fait de bruit et s'étaient discrètement approchés sans se cacher.

Nous arrêtâmes immédiatement la cueillette pour les observer, un par un. Ils en firent de même.

Je me doutais qu'ils ne connaissaient pas mon copain ni son papa, vu leur attitude.

Ils portaient des fusils de chasse en bandoulière, rien à voir avec nos armes d'enfants. Ils étaient vêtus d'un pantalon marron sale, bizarre, très ample ; un épais bandeau de tissu gris torsadé leur couvrait le tour de la tête.

– Je peux vous aider ? leur demanda d'une voix calme Arméro.

Ils ne répondirent pas, regardant autour d'eux, cherchant d'autres présences éventuelles.

Le plus grand, au visage anguleux, s'approcha de nous, les gamins.

– Ce sont tes enfants ? dit-il avec un drôle d'accent, tout en me fixant.

Ses yeux noirs étaient enfoncés dans ses orbites. Il était très mal rasé. Je n'avais jamais vu mon papa avec des poils comme ça partout. Il me faisait un peu peur.

– Le brun. Les deux autres blondinets sont des petits voisins, des copains d'école.

Arméro marqua une pause, puis, essayant de conserver une voix ferme, leur demanda :

– Que faites-vous par ici ?

Pas de réponse. Le plus grand continuait à nous examiner, ses yeux nous scrutant tous les trois. Je vis qu'il lui manquait une dent et qu'il postillonnait tout le temps.

Il jeta encore une fois un long regard sombre tout autour de lui.

– Tu es bien loin de la ville. Que fais-tu ici ? C'est à toi ce jardin ?

– Oui. Le verger m'appartient et les fruits aussi. Mais si vous en voulez, servez-vous. Il y en a bien assez pour tout le monde. D'ailleurs j'allais rentrer. Il commence à se faire tard.

– C'est moi qui décide !

L'homme se passa la main sur le menton et se tourna vers ses compagnons, s'approchant d'eux. Il chuchotait ses phrases les ponctuant de gestes saccadés. Ils échangèrent ainsi rapidement des propos en arabe que je ne compris pas.

Puis, apparemment d'accord entre eux, celui qui semblait être le chef retira le fusil de son épaule et le prit en main. Il pointa le canon vers nous trois, les gosses, un peu apeurés.

– Vous allez nous suivre. Tous les quatre !

– Mais enfin que cherchez-vous ? demanda Arméro. Il est temps pour nous de rentrer ! Leurs mamans vont s'inquiéter !

– Tu veux que je me fâche ? lança sur un ton menaçant le chef aux yeux noirs.

Je vis un paquet de postillons s'échapper par sa dent cassée ! En s'approchant de notre protecteur, il lui pointa le canon de son arme sous le nez.

C'est alors qu'une nouvelle voix se fit entendre. Elle nous surprit tous, comme une parole magique tombant du ciel.

– À votre place, je resterais bien sage !

Cela provenait des bosquets derrière nous.

Je me retournai et vis un homme, debout, tranquillement adossé à un oranger. Il me faisait penser à un magicien. Il n'était pas là quelques minutes plus tôt. Et hop ! d'un seul coup il était apparu ! Personne ne l'avait entendu venir.

Je le détaillai avec curiosité, mes yeux d'enfants agrandis par la magie du moment. Un grand monsieur aux yeux bleus qui pour moi paraissait un peu âgé. En fait, il devait avoir une trentaine d'années. Lorsque mon regard se posa sur son visage, je ressentis beaucoup de plaisir. Il me faisait penser à un ami très proche, un grand frère. J'avais l'impression que nous nous connaissions. À le voir ainsi, calme, légèrement souriant, presque moqueur, je savais que nous n'avions rien à craindre, absolument rien. Maintenant qu'il était là, tout redevenait normal. Il allait nous protéger. Le grand monsieur me regarda et me fit un beau sourire, suivi d'un léger clin d'œil.

Je compris qu'il cherchait à me rassurer.

Les trois compères, eux aussi, restaient figés. Mais pas pour les mêmes raisons. Le magicien surgit des feuillages les avait rendus muets d'un seul coup. Ils avaient perdu la parole au moment où leurs yeux s'étaient fixés sur sa main droite.

Celle qui tenait un gros pistolet tout noir.

Le canon de l'arme se promenait négligemment comme la baguette d'un chef d'orchestre. Il désignait ainsi les trois hommes décontenancés, l'un après l'autre, lentement, tranquillement.

Je n'avais jamais vu de pistolet en dehors des jouets. Et encore, la plupart du temps avec la panoplie de cow-boy on avait droit à un beau revolver tout brillant pour tuer beaucoup de vilains bandits et de méchants Indiens. Car à l'époque les Indiens étaient méchants. Aucun copain ne voulait faire le « peau-rouge » dans la cour de récré. C'était également comme ça dans tous les films. Ce pistolet noir et mat, je me doutais bien qu'il n'était pas fait pour nous.

Personne ne parla pendant un temps qui parut éternel. Et je m'amusais à dévisager tout ce petit monde qui s'entre-regardait.

Les trois mal rasés avaient leur fusil de chasse en main ou en bandoulière et semblaient très indécis. Le chef avait droit à des coups d'œil pas très rassurés de ses compères.

– On ne fait pas de mal, finit-il par bredouiller. On voulait simplement savoir si c'étaient des voleurs... Il y en a souvent par ici... Alors on surveille...

– Bien sûr, bien sûr... répondit l'inconnu en souriant d'un air moqueur.

Un silence interminable s'installa parmi le groupe.

La cloche cristalline d'une église se fit entendre tout en bas de la colline. Elle me rassurait.

Comme s'il attendait ce signal, l'inconnu s'avança de quelques pas :

– Il se fait tard. Je crois qu'il est temps pour vous d'aller voir ailleurs s'il y a des voleurs rôdant autour d'autres jardins. Ici, comme vous pouvez le constater, nous sommes en mesure de nous défendre.

Il continuait à sourire sur ces derniers mots.

Comme s'ils n'attendaient que cette proposition pour partir, les trois chasseurs s'éloignèrent aussitôt, non sans jeter de rapides coups d'œil en arrière, toujours en direction de l'étranger et de l'objet noir qu'il tenait en main.

Celui-là ne les quittait pas non plus du regard. Même une fois disparus à notre vue, il resta un moment les yeux fixés dans la direction qu'ils avaient prise.

– Je ne sais qui vous êtes, mais je vous remercie de tout mon cœur d'avoir été là en cet instant. Je vous avoue que je n'en menais pas large...

– Je passais, répondit l'étranger toujours sans détourner son regard. J'ai entendu des voix et me suis dit qu'il y avait peut-être des gens que je connaissais par ici.

Le père de mon copain l'observait, apparemment peu convaincu par la réponse, vu l'expression de son visage.

– Heureusement que vous passiez avec un pistolet... Ils vous auraient moins bien écouté sans cela !

– Peut-être... J'ai toujours cette arme sur moi depuis quelque temps. La région n'est pas très sûre. Je suis assez prudent de nature...

Plus personne ne prononça un mot. L'étranger avait fait disparaître son arme. Pour nous les enfants, cet événement ne nous intéressait déjà plus. Nous n'en avions pas terminé avec les mandarines et nos jets de pépins.

Alors que je m'apprêtais à décrocher un fruit qui pendait au bout d'une branche, l'étranger s'approcha et le tira pour me l'offrir.

– Tu ne raconteras rien à ta mère, hein ? Tu ne lui diras pas que tu es monté jusqu'ici ? Cela lui ferait trop de peine d'avoir un petit garçon désobéissant.

Je fis oui de la tête, plongeant mon regard dans le sien. J'en éprouvai un drôle de sentiment. Il sentait bon le parfum. Il était très propre et bien rasé. J'avais vraiment l'impression de le connaître. Un peu

comme un grand frère. Enfin, je le supposais, n'ayant jamais eu de grand frère.

Le coin de sa bouche ébaucha un sourire, comme s'il lisait dans mes pensées. Il passa tendrement sa main dans mes cheveux. Et en fit de même avec mon frère. Il oublia mon copain.

– Je vous laisse. Je dois poursuivre ma route, dit-il à l'intention d'Arméro. Je ne suis pas encore arrivé chez moi ! Je vous conseille d'en faire de même. Il vaut mieux ne pas trop traîner ici, avec ces drôles de chasseurs sans gibier...

Il serra la main d'Arméro et nous embrassa tous les trois.

– Bon retour ! Au revoir les enfants et embrassez votre famille... et Minette ! me murmura-t-il à l'oreille en me faisant un nouveau clin d'œil.

Nos mains lui firent des signes d'au revoir jusqu'à ce que sa silhouette ait disparu au travers des feuillages.

Notre magicien s'envolait tout aussi mystérieusement qu'il était apparu.

Son absence provoqua un grand vide dans ma tête de gamin. J'en éprouvai presque du chagrin. J'aurais voulu le connaître, lui parler plus longtemps, certain qu'il avait plein d'histoires extraordinaires à raconter.

La descente du retour sur le chemin empierré se fit à vitesse croissante. Plus nous approchions de la vallée et plus le petit groupe accélérât la foulée. Aucun de nous trois n'avait plus envie de chasser les fauves dans les fourrés. Mon copain tenait fermement la main de son père. Celui-ci ne cessait de répéter à voix basse : « On se dépêche les enfants, on se dépêche... »

La course s'apaisa lorsque nous parvînmes à la route goudronnée menant au quartier où nous habitons. Nous étions en sueur, mais heureux d'être enfin arrivés en lieu sûr.

Quelques instants plus tard, au bas de l'immeuble, avant de nous quitter, nous promîmes de ne rien raconter de notre aventure. À qui que ce soit. Et surtout pas à nos parents !

Aussi incroyable que cela puisse paraître pour des enfants, mon frère et moi avons tenu parole. Durant toutes ces années, ma mère n'aura jamais rien su de notre escapade.

C'était notre secret. Un secret merveilleux qu'on ne doit confier à personne ; même pas dans la cour de « récré ».

C'était en 1961... Et depuis quelques jours un inconnu m'a fait comprendre qu'il était au courant de ce secret !

En relisant ces pages sur le PC, je me souviens, seulement maintenant, que cet étranger là-haut sur la colline m'avait murmuré à l'oreille le nom de Minette, notre petite chatte.

Comment cet homme, que nous n'avions jamais rencontré auparavant, avait-il eu connaissance de Minette ? notre adorable ronronneuse, ramassée dans la rue et qui avait élu domicile chez nous, tout là-bas en Algérie...